

Claude Dionne, Marie-Claude Savard, Georges Laraque

Renald Bérubé

Numéro 147, automne 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67356ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bérubé, R. (2012). Compte rendu de [Claude Dionne, Marie-Claude Savard, Georges Laraque]. *Lettres québécoises*, (147), 30–31.

☆☆☆ ½

CLAUDE DIONNE

Sainte Flanelle, gagnez pour nous!

Montréal, VLB éditeur, 2012, 274 p., 27,95 \$.

La prière et le jeu

Depuis le temps que le club les Canadiens de Montréal est aussi nommé le CH; qu'il est appelé la Sainte Flanelle pour glorifier ses exploits miraculeux, divins (!); que l'ancien Forum (pas le Centre Bell) était surnommé La Mecque du hockey par les journalistes – depuis tout/s ce/s temps (l'usage de La Mecque est antérieur à ceux de la Sainte Flanelle et du CH, non ?), le Québec est passé par bien des acronymes, des croyances et des !

Le titre avec ! du roman de Claude Dionne a quelque chose d'enchanteur (qui ne doit pas en soi enchanter) : il dit l'investissement émotif d'un jeune (puis moins jeune) Québécois de la génération duplessiste dans cette Institution nationale *successful*, les Canadiens de Montréal. Il y avait alors deux Maurice, Duplessis et Richard, et deux religieux, le frère André et le cardinal Léger. Le hockey du samedi soir à la radio (saluer ici l'hommage que rend le romancier à René Lecavalier, à son travail admirable de francisation du langage sportif) et la messe le dimanche. Sauf que les exploits de Maurice R. sur la glace étaient mieux suivis que les sermons des curés depuis la chaire. « Entre opiums... », dirait Marx.

Entre soutane et flanelle

Claude Dionne a bien traduit cette situation ambiguë : un club de hockey sacralisé puisqu'il était, dans l'enfance de Clément Belzile, le héros qu'on découvre orphelin puis bâtard, la seule représentation de réussite disponible dans son pays. S'il y avait la soutane, maîtresse d'un univers catholique fermé sur lui-même, les chandails et les patinoires d'une LNH à six clubs offraient un univers bien plus vaste que la nef de l'Église universelle. Et le langage sur patins du bouillant Maurice ou de Jean Béliveau, l'élégant artiste qui faisait la promotion des parutions Marabout, les premières en poche —, le langage de Richard et de Béliveau, l'élus de Clément, parlait avec plus de conviction que celui de l'autre joue à offrir ou du refus global à ne pas... regarder.

Roman de hockey, la *Sainte Flanelle*? Oui, et Dionne connaît bien le langage, la pratique, les « noms » et les statistiques de ce sport. Mais, aussi, roman de la recherche de la mère — peut-on parler plus clairement de la recherche des origines? — et de la chaleur à elle associée (flanelle sainte), l'orphelin-bâtard, nouveau Tit-Coq et sorte d'enfant de Duplessis déjà, ne pouvant demeurer dans la méconnaissance de lui-même. Quitte à découvrir que sa mère était fille de riche ascendance dont la famille ne voulait rien assumer; que cette mère est dorénavant la détestable directrice de l'école où il enseigne, celle qui jadis, en sa 1^{re} année d'école primaire, dépouilla Clément de ses cartes de hockey; et sa meilleure alliée est aussi une religieuse défroquée — de quoi décourager le cardinal et le frère...

Le CH père

Roman de sport donc. Il arrive souvent que ceux-ci, au Québec, tombent dans un trou noir lectoral : les littéraires n'ont pas le sport en



CLAUDE DIONNE



Il faut souhaiter que la Sainte Flanelle ne connaisse pas tel sort.

grande estime, les sportifs ne lisent pas trop. Il faut souhaiter que la *Sainte Flanelle* ne connaisse pas tel sort; roman d'une simplicité d'évidence fort réfléchie et travaillée, la *Flanelle* a aussi, c'est un atout, un p'tit côté « fleur bleue » comme il arrive quand un fan évoque plus tard le sport fétiche de ses jeunes années, quand il met en scène, dans ce cas-ci, le club et l'athlète qui agissent comme substitut du père (adoptif) décédé. « J'avais un corps d'homme chapeauté par une tête d'enfant » (p. 258), se dit justement

Clément à la fin de sa narration. Et la couverture du livre, qui reproduit *Comme leurs idoles* (1999), peinture de Michel Lapensée, traduit admirablement le hockey des origines de Clément. Qui, à la fin, se distancie de ce sport.

☆☆☆ ½

MARIE-CLAUDE SAVARD

Orpheline

Montréal, Libre Expression, 2011, 312 p., 24,95 \$.

Les apparences, la réalité

Marie-Claude Savard : journaliste sportive aux qualités manifestes, communicatrice de talent que les télés de la SRC puis de TVA ont rapidement reconnue, elle incarne la réussite depuis un long moment déjà. Elle est intelligente, belle et pro jusqu'au bout des ongles : que peut-on rêver de plus ?

On découvre tôt, en lisant *Orpheline*, que des distances continentales peuvent séparer les apparences de la réalité; Hamlet a déjà fait telle constatation, sauf que toujours, à chaque nouvelle occurrence, la révélation d'un nouveau « cas » apparaît précisément ainsi, comme une révélation.

La jeune journaliste sportive (née en 1971) néanmoins chevronnée en cet an 2011 de la parution d'*Orpheline* (elle œuvre dans le milieu depuis plus de 15 ans) vient tout juste de faire l'expérience (apparemment) inédite de deux coups durs : celle des décès qui hantent nos vies, vu qu'ils ne peuvent qu'annoncer les nôtres. Le 31 août 2008, elle trouve son père mort dans son lit. Ce père « fier et indépendant » qui « n'a jamais été un livre ouvert » (p. 28) avec lequel elle venait de renouer, ce père qu'elle (re) découvrait après des années de



MARIE-CLAUDE SAVARD



méconnaissance à la suite du divorce de ses parents — elle avait six ans (p. 28) ; depuis, elle a habité chez sa mère. Une semaine plus tard, le deuil du père (très) inachevé, elle doit apprendre que sa mère souffre d'un cancer des poumons, en phase terminale. La mère va décéder le 5 avril 2010.

Remonter le temps

Orpheline raconte, s'il faut résumer, le parcours qui mène du 31 août 2008 au 5 avril 2010, l'année et demie qui sépare ces deux dates. Sauf que l'année et demie relatée par le récit force l'auteure à remonter à un temps situé bien avant, un temps qu'elle croyait « réglé » sans qu'il ait trop laissé de traces, le temps du divorce parental, des six ans de son enfance et des années qui suivirent.

Ce que raconte *Orpheline*, par-delà le deuil des parents de la narratrice si *successful*, c'est la faille que Marie-Claude Savard n'en finit pas de combler : elle cherche depuis bien jeune à combler le vide laissé par le départ d'un parent, à se dégager — ainsi que tout enfant — de toute responsabilité eu égard à la séparation de ses parents ; elle cherche, par ses propres succès, à faire la preuve, pour ses parents comme pour l'univers, qu'elle mérite qu'on ait pour elle de l'attention. Un peu, en tout cas.

Lire *Orpheline* ; tout juste après ou en même temps, lire *Le drame de l'enfant doué* (Paris, PUF, 1983) de la psychanalyste Alice Miller. J'oserais écrire : Marie-Claude Savard ou l'apprentissage trop hâtif et malgré elle de la sauvegarde des apparences au détriment de la réalité. Les deux ouvrages nous apprennent les ressources de cette qualité souvent négligée, la patience.

☆☆☆ ½

GEORGES LARAQUE (avec la collaboration de Pierre Thibault)

La force d'y croire

Montréal, Éditions de l'Homme, 2011, 285 p., 24,95 \$.

Georges, l'homme fort ou le géant vert

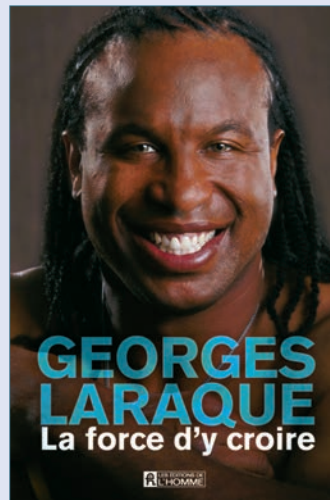
Ce n'est pas au Québec qu'il faut présenter Georges Laraque. Le hockey en ce lieu ayant ses droits bien particuliers, Laraque y est figure connue : il fut, jeune, un marqueur redoutable, vu ses poids et habiletés ; il fut, plus tard, membre des Prédateurs de Granby dirigés par Michel Therrien qui, en 1996, ramenèrent au Québec la coupe Memorial du hockey junior ; puis un choix de 2e ronde des Oilers d'Edmonton au repêchage de la LNH.

Il a joué durant 13 saisons dans la LNH (dont deux avec le CH, pas ses meilleures), il a rencontré le dalaï lama, a longuement causé avec lui ; il est végétarien et à ce jour vice-président du Parti vert du Canada. Récit d'un parcours hétéroclite, versatile.

Les choses sont claires d'emblée : d'origine haïtienne, né à Montréal en 1976, fils aîné d'un couple dont le mari est d'un caractère difficile, emm..., et d'une mère généreuse et attentive, « la douceur incarnée » (p. 22), Laraque détestera tôt son père « au ceinturon » (chap. 2) qui frappe, père à qui il ne parle plus guère.

Enfance, Jackie Robinson

Pourtant, quand le couple se sépare et que le juge demande à l'aîné qui, selon lui, devrait avoir la garde des enfants (lui, une sœur et un frère), il choisit le père. Parce que ce dernier, écrit-il, saurait mieux encadrer ses penchants à la... turbulence. Oh ! qu'il encadrera ce père, jusqu'à décourager (presque) bien des entraîneurs du jeune Georges.



Qui, lui, continuait d'entretenir en dépit de son père, du racisme et de tout le reste, son rêve de jouer dans la LNH.

La force d'y croire, Laraque la tient d'un livre : l'autobiographie de Jackie Robinson (probablement *I Never had It Made* écrit avec Alfred Duckett et paru en 1972), le premier Noir à jouer dans les ligues de baseball des Blancs. Livre lu par le très jeune Laraque : « Dès que j'ai lu l'autobiographie de Jackie Robinson, enfant... » (p. 9) — dès lors il a rêvé d'écrire un jour sa propre autobiographie en souhaitant qu'elle ait sur les siens semblable

influence. Rêves réalisés alors, LNH et livre.

Complexité

Il est complexe, le Georges : « homme fort » du hockey (pas « bagarreur » ni « policier »), il défend son rôle « robuste » ; il rend même hommage à « l'illustrissime » Don Cherry, ce qui ne l'empêche pas de regretter les saloperies dont Sidney Crosby (Georges Laraque a joué à Pittsburgh) est la victime récurrente et d'être vice-président du Parti vert — comment on se sent entre l'homme aux habits grotesques et le Vert politique ? Il ne pratique pas la langue de bois : Gretzky et Jacques Martin prennent des coups durs de l'« homme fort ».

Et vous savez pourquoi Georges Laraque a choisi de jouer pour le CH alors qu'Edmonton, où il jouissait d'une grande popularité, lui offrait un pont d'or ? Pour faire plaisir à sa mère, pour se faire pardonner le choix qu'il avait fait du père au moment du divorce. Un « homme fort » peut être un tendre de cœur.

Souhait appuyé : que l'éditeur ait mentionné le nom de Pierre Thibault en couverture.